

LE TYPE RÊVEUR, OU L'ACTION INVISIBLE

Introduction

Parmi les six Types de personnalité décrits par la Process Communication, le Type Rêveur est souvent difficile à comprendre. Sa question existentielle, « suis-je voulu ? », est parfois confondue avec celle du Type Empathique, « suis-je aimable ? ». C'est aussi la question existentielle qui est la plus difficile à connecter avec le besoin psychologique (celui de solitude en l'occurrence)¹. Seulement 10 % des personnes ayant rempli leur IDP sont de Base Rêveur, et les points forts de ce Type (calme, imaginatif, réfléchi) le mettent rarement « sur le devant de la scène » dans les groupes ou les entreprises. Ce d'autant plus que le Type Rêveur est aussi un des deux candidats à une séquence de stress « -/+ » (au second degré), avec dans son cas une manifestation très peu « expressive » (« Sois fort enfant » avec très peu ou pas d'expressions non-verbales au 1^{er} degré, puis attente passive et isolement au second degré).

Difficile à aborder, le Type Rêveur est parfois franchement paradoxal. C'est le seul à avoir un mode de communication « asymétrique » (Canal Informatif-Interrogatif en émission / Canal Directif en réception). Et sa Perception², si elle fait partie des zones de Perception « action »³ (avec « l'action » du Type Promoteur et « l'action/réaction » du Type Rebelle), est décrite par Taibi Kahler comme étant celle de l'« Inaction (reflection) ». Ce Type est « motivé à l'action par les gens et par les choses. »⁴.

Le fondateur de la Process Communication détaille un peu plus loin : leur « Perception principale est axée sur l'Inaction et les directives. La manière qu'ils ont de percevoir le monde est de réfléchir à ce qui est en train de se dérouler. Pour eux priment la vie privée et un espace pour soi. L'imagination est leur point de référence. »⁵ Ou bien encore : le Type Rêveur filtre avec les Inactions, « le secret du succès est d'être réfléchi, de ne pas s'exciter pour rien. C'est important de prendre un moment seul tous les jours, pour faire de l'introspection et prendre du recul. »⁶

Dans l'action sans tout à fait y être, dans une sorte d'« imagin'action », le Type Rêveur est finalement décrit comme étant « dans l'exploration d'hypothèses ». Les personnes de Base Rêveur « se projettent en train de faire et 'vivent' dans leur tête ce qu'ils imaginent. Ils ne ressentent pas forcément le besoin de le mettre en œuvre »⁷. Ou bien encore : « Nous parlons pour les Rêveurs de la Zone de Perception Imagin'Action : le Type Rêveur imagine l'action... au point qu'il n'a plus besoin de passer aux actes ! »⁸.

Du coup, le Type Rêveur affiche certes trois points forts (calme, imaginatif et réfléchi), il est doué « d'une intense vie intérieure »⁹ et d'un rapport privilégié à l'image, et il est souvent valorisé comme « capable de prendre du recul », créatif par « une grande capacité d'introspection et de réflexion »¹⁰. Mais force est de constater qu'il est aussi souvent décrit « en creux », pour ne pas dire en négatif : des mots tels que « l'absence », le « retrait » sont souvent utilisés, le besoin psychologique essentiel est celui de la « solitude » - qu'il faudrait sans doute mieux décrire comme « du temps et de l'espace pour soi-même »¹¹ - et la frontière entre le versant positif (Inaction - « imagin'action ») et le deuxième degré de stress (Attente passive) est parfois difficile à établir...

Le but de cet article est de revisiter le rapport à l'action du Type Rêveur, pour en tracer une autre perspective. Passer d'une inaction toujours au bord de la passivité à une énergie vibrante, non encore advenue, mais riche de ce suspens. Une Inaction qui est en réalité une attente de l'action. Et une attente qui n'est pas passive, mais qui veut rester dans la vie, dans le possible. Le moment juste avant la métamorphose, juste avant que l'action devienne acte, posé donc figé.

Il ne s'agit pas de théoriser (ce qui serait peu adapté à cette énergie...) mais plutôt de faire des propositions métaphoriques, des promenades au travers de la peinture et de la poésie pour évoquer une forme très particulière d'action. Celle du « en devenir », l'action existante mais pas encore advenue.

Cette perspective nous permettra aussi de revisiter la notion de « cadre » dans lequel le Type Rêveur a plaisir à évoluer, dans sa complète liberté. Une tentative d'explication pourra être faite de l'asymétrie dans les canaux de communication du Type Rêveur, « informatif-interrogatif » en émission, « directif » en réception. Et nous pourrons enfin retrouver la question existentielle « suis-je voulu ? »

1. Le Type Rêveur et l'image d'une action invisible

Le point de départ de cet article est la lecture du dernier livre de Pascal Quignard, *Sur l'image qui manque à nos jours*.¹² Ce bref ouvrage regroupe une conférence et des notes additionnelles à celle-ci. Pascal Quignard y conduit toute une réflexion sur les images antiques et ce qu'elles donnent à voir - ou plutôt ce qu'elles ne donnent pas à voir. Selon lui, l'instant de la peinture antique « est celui d'une hésitation dans les possibles au sein d'une image qui ne les accomplit pas »¹³.

Le premier exemple que donne Quignard est celui de la scène du puits, dans la grotte de Lascaux. Un bison percé d'un épieu « retourne sa tête parce qu'il meurt », et en face de lui, « une sorte d'homme à bec d'oiseau qui se renverse. (...) On ignore quelle est l'action qu'on voit, mais l'action *n'est pas achevée*. C'est l'instant d'avant. Cet homme n'est plus debout, mais il n'est pas encore complètement tombé. Il est *tombant*. »



Grotte de Lascaux, La scène du puits, DR

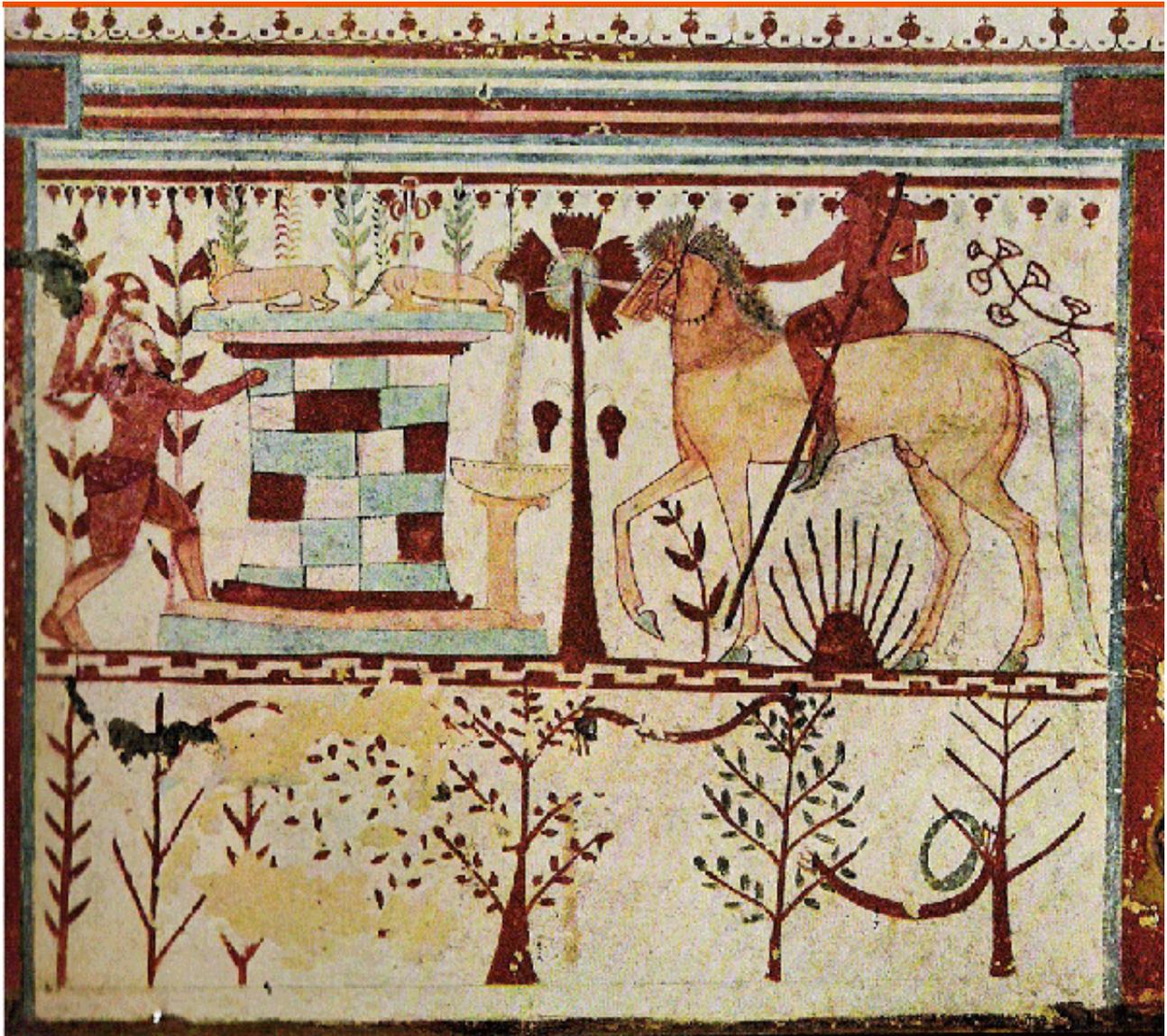
Dans la fresque du plongeur, trouvée en 1968 dans le port de Paestum en Italie, un cadre délimite la scène du passage de l'acropole, le monde humain symbolisé par des pierres maçonnées, vers les Enfers, la mer verte, l'autre monde. « Au centre le plongeur plonge, il n'a plus les pieds sur l'acropole, il est dans l'air, sa tête n'a pas encore atteint la mer. L'action *n'est pas achevée*. Il est *plongeant*. »



Fresque du plongeur, port de Paestum, Italie, DR. Nicolas HENRY

Cette focalisation sur l'instant en *suspens* correspond à la vision antique selon laquelle « les peintres montrent les actions comme sur le point de devenir, les récits les narrent comme étant devenues » (Plutarque, *Gloire des Athéniens*, V,1). « Montrer n'est pas narrer », affirme à leur suite Quignard, qui rappelle que « le peintre se dit en grec *zoo-graphos*, vie-écrivain » tandis qu'Hérodote, « quand il invente 'l'histoire', précise quant à lui que 'historein' signifie 'enquêter sur ce qui *était*' (mener l'enquête sur ce qu'il avait vu ou sur ce qu'on lui avait rapporté, *Hist.*, II, 98). D'un côté l'écriture vivante (la peinture) où l'action qui n'a pas encore eu lieu n'est pas encore représentée, de l'autre côté l'écriture morte où on consigne le passé après qu'il a été raconté à l'enquêteur (l'histoire). »¹⁴

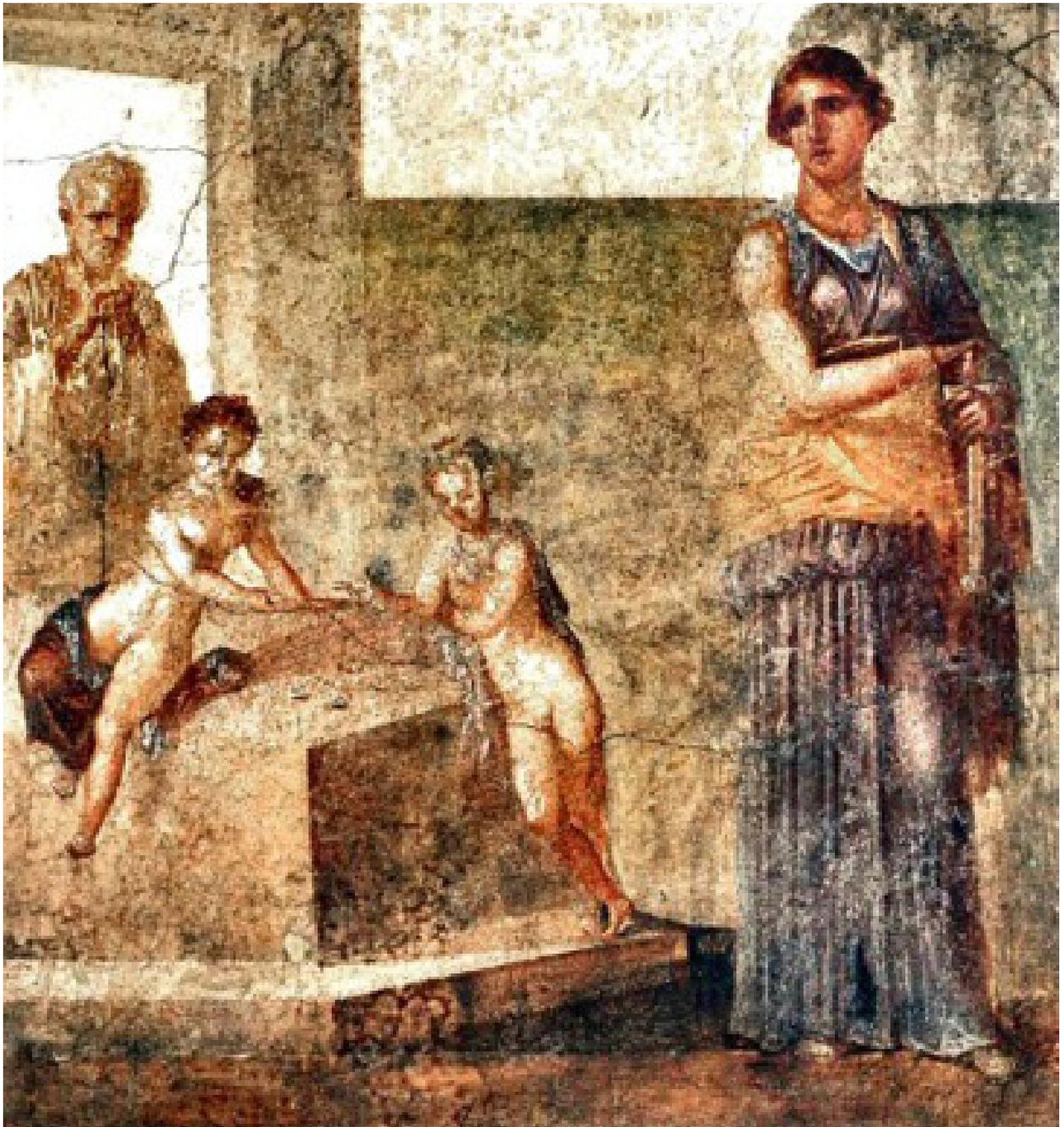
Même lorsque la fin de l'histoire est connue, le peintre antique préfère se focaliser sur l'instant qui précède, celui où l'action est encore « en devenir ». Par exemple, dans la fresque de la tombe des Taureaux à Tarquinia, que Quignard qualifie de « plus belle du monde antique ».



Fresque du Guet-apens de Troïlos par Achille, Tombe des Taureaux, Tarquinia.

Dans cette image, Achille est caché derrière le puits à gauche, et attend Trôilos qui vient faire boire son cheval à la tombée du jour (le soleil couchant entre les jambes de l'animal). Ce meurtre est célébrissime dans l'Antiquité : il accomplit la parole de l'oracle, qui avait annoncé que sans la mort de Trôilos avant ses vingt ans, Troie ne pourrait être détruite. Et pourtant, l'artiste montre encore une fois l'instant *d'avant*, celui du guet, de l'embuscade.

Enfin, la fresque de Médée dans la Maison des Dioscures, aujourd'hui au Musée archéologique de Naples, illustre elle aussi cette réflexion. À gauche de l'image et au fond, Tragos, le précepteur des deux enfants, Merméros et Phérès, qui vont bientôt être mis à mort par leur mère, Médée. Celle-ci se tient au premier plan, à droite de l'image. L'histoire est là encore connue de tous ceux qui regardent cette image : alors qu'elle a commis des crimes atroces par amour pour son mari Jason, ce dernier vient de la répudier pour épouser la fille du roi Créon. Médée a assassiné sa rivale, et sachant ses enfants menacés par Créon, elle va les tuer elle-même plutôt que de les laisser tuer par d'autres.



Médée se préparant à tuer ses enfants. Fresque de Pompéi. (Maison des Dioscures).

Mais ce qui frappe ici, c'est le calme et la douceur de cette image, *juste avant* le drame. Médée a le regard penché vers le sol, elle *médite*. « Médée est toute entière à l'écoute de son corps au sein duquel les forces, les pulsions différentes, se combattent. Ses deux mains *retiennent* son épée. La méditation dans le monde antique s'imagine comme un débat de voix qui a lieu à l'intérieur du corps. (...) Elle *dialogue* avec elle-même. »¹⁵

Delacroix illustrera lui aussi le moment qui précède le meurtre des enfants. Mais quel contraste avec le **calme** et la **méditation intérieure** du monde antique ! Chez Delacroix, l'épée est sortie du fourreau, l'action est déjà lancée, Médée serre les enfants dans un mouvement furieux, elle regarde derrière elle pour voir ceux qui sont à sa poursuite, sa fureur est déjà au paroxysme et le meurtre *lancé*.



Eugène Delacroix, Médée furieuse, 1838, Palais des Beaux-Arts de Lille, DR.

Pour Pascal Quignard « les peintres *montrent* les actions comme se faisant (...). Les récits les *racontent* comme ayant été accomplies. (...) Les peintres rêvent, *aspirent* à un réel qui n'est pas encore ordonné, qui n'est pas encore consécutif, qui n'est pas encore linguistique, qui n'est pas encore narré (...). Le récit suppose la fin pour pouvoir commencer (...). L'image, elle, appartient encore au monde vivant; (...) elle vit avant la fin ». Ce qu'illustre la peinture antique, c'est le temps de la méditation, l'introspection avant l'action visible, extérieure, qui s'inscrit dans un récit. Et cette action « bourgeonnante », pour reprendre le mot de Quignard, c'est pour nous l'exacte définition de celle du type Rêveur.

2. Le Type Rêveur et la langue « réinventée »

Est-ce que ce rapport différent à l'action peut se retrouver dans le rapport au langage ? Comment expliquer que le Type Rêveur « émette » dans un canal « informatif – interrogatif », comme finalement le Type Travaillomane ou le Type Persévérant ?

Dans un texte fondateur de la poétique moderne¹⁶, Stéphane Mallarmé distingue deux « usages de la langue » qui selon nous permet de comprendre cette différence radicale... et peu visible, peu « audible » :

« Un désir indéniable à mon temps est de séparer comme en vue d'attributions différentes le double état de la parole, brut ou immédiat ici, là essentiel.

Narrer, enseigner, même décrire, cela va et encore qu'à chacun suffirait peut-être pour échanger la pensée humaine, de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence une pièce de monnaie, l'emploi élémentaire du discours dessert l'universel reportage dont, la littérature exceptée, participe tout entre les genres d'écrits contemporains.

À quoi bon la merveille de transposer un fait de nature en sa presque disparition vibratoire selon le jeu de la parole, cependant ; si ce n'est pour qu'en émane, sans la gêne d'un proche ou concret rappel, la notion pure.

Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets.

Au contraire d'une fonction de numéraire facile et représentatif, comme le traite d'abord la foule, le dire, avant tout, rêve et chant, retrouve chez le Poète, par nécessité constitutive d'un art consacré aux fictions, sa virtualité.

Le vers qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire, achève cet isolement de la parole : niant, d'un trait souverain, le hasard demeuré aux termes malgré l'artifice de leur retrempe alternée en le sens et la sonorité, et vous cause cette surprise de n'avoir ouï jamais tel fragment ordinaire d'élocution, en même temps que la réminiscence de l'objet nommé baigne dans une neuve atmosphère. »

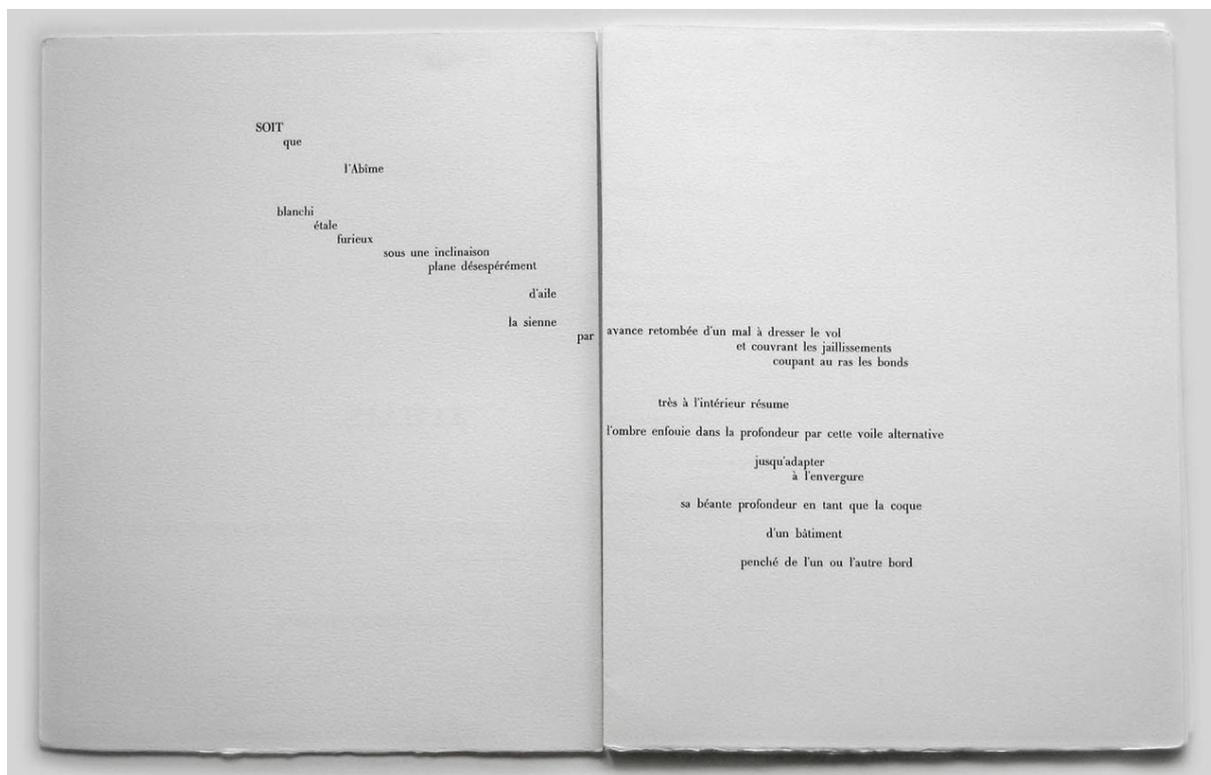
De la même manière que dans l'Antiquité une distinction fondamentale existait entre le peintre et l'historien, Stéphane Mallarmé trace une frontière irréductible entre la Poésie et tous les autres usages de la langue, moyens d'« échanger la pensée humaine » comme on échange un *moyen* de paiement. Pour le poète, la langue n'est pas *moyen*, elle existe pleinement comme récréation du monde, comme « virtualité ». Virtualité qui est celle apparue dans la peinture antique, croisée des possibles avant la réalisation d'un acte. Mais aussi virtualité comme « en-dehors » du monde, non pas « rupture » avec le monde, mais perspective « étrangère », « réminiscence » dans une « neuve atmosphère ».

Analyser ce texte de Mallarmé – et plus encore rêver ou méditer à partir de ces mots - pourrait nous emmener bien loin, et ça n'est pas ici le but. Mais nous croyons que cette vision du langage poétique est une image puissante pour identifier pourquoi la « langue » du Type Rêveur est à la fois si proche de celle des Bases Travaillomane et Persévérant... et en même temps si différente. Les silences, le rythme de la langue du Type « Rêveur », sont pour nous des indices de cette « prise de distance » par rapport à l'usage « objectif » des mots. Silences qui pour Mallarmé font partie intégrante de la poésie, et qui sont *visibles* par les blancs de la page :

« Seconde prière, qui se rapporte, - je n'ose pas dire à l'impression, mais à l'imprimeur. Je voudrais un *caractère assez serré*, qui s'adaptât à la condensation du vers, mais *de l'air entre les vers, de l'espace*, afin qu'ils se détachent bien les uns des autres (...). En tous cas, je voudrais, aussi, un grand blanc après chacun, un repos, car ils n'ont pas été composés pour se suivre ainsi (...) »¹⁷ Pourquoi cette importance du blanc dans la page du poème ? Parce que c'est là que se tient, *invisible*, un monde caché, que d'autres Types vont devoir énoncer, détailler, illustrer, commenter, justifier... « Quel génie pour être un poète ; quelle foudre d'instinct renfermer, simplement la vie, vierge, en synthèse et illuminant tout. L'armature intellectuelle du poème se dissimule et tient – a lieu – dans l'espace qui isole les strophes et parmi le blanc du papier : significatif silence qu'il n'est pas moins beau de composer, que les vers. »¹⁸

Les « blancs », les silences de la Base Rêveur, sont l'indice de cette création d'un autre « ordre ». C'est la création « en avant » que nous avons déjà aperçue dans la peinture antique, décalée parce que quasi « en avance » : « les Poètes seuls ont le droit de parler ; parce qu'avant coup, ils savent. »¹⁹ Tout le travail est ensuite de transmettre cette vision, fruit de la méditation et de l'introspection, dans une langue apparemment semblable, en réalité différente : « La Poésie est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence : elle doue ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle. »²⁰

Continuons à rêver avec Mallarmé. Ce blanc autour du poème, où se cache son « armature » invisible, n'existe que par la frontière infranchissable de la page. C'est au sein de cette « page paysage »²¹ que se déploie le rêve, comme dans le cadre du tableau ou de la fresque. Un parallèle poursuivi par Mallarmé qui sera l'un des premiers à réinventer la mise en page et la composition typographique du poème, comme par exemple dans cette page d'*Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*²² :



Sans cette contrainte, sans ce « bornage », pas de création, pas d'invention du monde. La méditation ne peut se faire que dans, *au sein de*, cette contrainte extérieure. Et c'est ici que l'on peut retrouver selon nous la nécessité d'un Canal Directif *en réception*... Définir un espace spatio-temporel libre, mais aux frontières nettes, c'est permettre à l'énergie Rêveur d'investir la *profondeur*.

3. Le Type Rêveur et le Désir de l'absent

Une dernière réflexion, sur cette question existentielle parfois obscure, « suis-je voulu ? » Le lien au besoin de solitude n'est pas toujours simple. Certains utilisent l'idée que la solitude est un moyen de vérifier que certains ont envie de *venir* à lui, le Type Rêveur aurait besoin « *d'être choisi* par une personne »²³.

Cette notion de désir paraît en effet fondamentale, mais peut-être là aussi dans une autre perspective. Revenons à Quignard : « Dans *Tusculanes IV*, Cicéron définit ainsi le mot de désir : *Desiderium est libido vivendi ejus qui non adsit*. Mot à mot : Désir est la libido de voir quelqu'un qui n'est pas là. La *desideratio* se comprend comme la joie de voir, malgré l'absence, l'absent. (...) »²⁴ Il ne s'agit pas de souvenir ou de regret, bien au contraire ! Ce qui se joue dans ce désir, c'est la vision de l'instant à venir, le moment de l'image, ou de l'être, *retrouvés*. Le besoin de solitude du Type Rêveur, c'est la création d'un espace *à part* dans lequel peut jouer le désir, tension positive, attente *dynamique*, *action* immobile au-delà de l'absence.

« L'art cherche quelque chose qui n'est pas là. On songe à la devise de Victor Hugo, dont il avait couvert les murs de Guernesey. Absentes adsunt. (Les absents sont présents. Les morts sont là.) Si le désir est l'appétit de voir l'absent, l'art voit l'absent. » Dans la solitude, le Type Rêveur voit l'absent et *l'appelle*. Ça n'est pas une attente passive (qui est bien la forme sous stress) mais une attente *en action*, une *action-méditation*, passant par les profondeurs de l'imaginaire et une langue réinventée.

Conclusion

Le rêve est « la puissance prémotrice de l'action »²⁵. En cela le Type Rêveur est bien le symétrique du Type Promoteur, qui cherche dans l'action *réalisée* la confirmation de son existence (« suis-je vivant ? ») Le Type Rêveur appartient donc bien à la « famille » des perceptions Action, mais une action invisible, intérieure, dans une autre dimension, celle de la *profondeur*. Dire du Type Rêveur qu'il n'a « plus besoin de passer aux actes », ou que ces personnes « ne ressentent pas forcément le besoin de mettre en œuvre » ce qu'elles ont imaginé, nous semble en fait une vision tronquée d'une réalité différente, une projection faite depuis un mode d'action discursif, inscrit dans le temps linéaire, celui du récit. Le Type Rêveur est inscrit dans une action d'un mode différent, celui de l'image qui « elle, appartient encore au monde vivant ; elle est biologique ; elle vit avant la fin ; elle est indicielle ; elle erre dans la puissance prémotrice de l'action. »²⁶

Enfin, l'action du Type Rêveur, c'est une pré-action, une cré-action.

« Autre chose se tient *prosten* – en amont de tout ce qui arrive – où nous courons en vivant.

Une poussée, une floraison. Un désir.

Notre vie n'est pas une biographie. Le but de la vie n'est pas narratif. L'interruption de la vie est la mort mais rien de ce qui se cherchait dans les mille chemins de l'expérience ne vient s'y accomplir. »²⁷

Le Type Rêveur, c'est celui qui est le plus *vivant*, le plus directement connecté à l'instant, dans le « en train de devenir ». « L'image voit ce qui manque. Le mot nomme ce qui fut. Derrière l'image il y a le désir, c'est le fantasme le jour, c'est le rêve la nuit, c'est l'oracle la veille »²⁸.

Le Rêveur est un oracle.

Notes

¹ Gérard Collignon, *Comment leur dire... La Process Communication*, 2^{ème} édition, Paris, InterEditions-Dunod, 2010, p. 252 – Chapitre « Gestion du stress et questions existentielles », écrit par Pascal Legrand.

² C'est-à-dire « sa manière de percevoir le monde », Jérôme Lefeuvre, *La Process Communication*, 2^{ème} édition, Paris, InterEditions, 2012

³ Jérôme Lefeuvre, *op. cit.*, p. 83

⁴ Taibi Kahler, *Le grand livre de la Process Thérapie*, Paris, Eyrolles, 2010, p. 35

⁵ Taibi Kahler, *op. cit.*, p. 40

⁶ Taibi Kahler, *op. cit.*, p. 43

⁷ Jérôme Lefeuvre, *op. cit.*, p. 83

⁸ Bruno Dusollier, *Comprendre et pratiquer la Process Communication*, Paris, InterEditions, 2006, p. 31

⁹ Gérard Collignon, *op. cit.*, p. 20

¹⁰ Gérard Collignon, *Ibid.*

¹¹ Gérard Collignon, *Ibid.*

¹² Pascal Quignard, *Sur l'Image qui manque à nos jours.*, Arléa, Paris 2014

¹³ Pascal Quignard, *op. cit.*, p. 40.

¹⁴ Pascal Quignard, *op. cit.*, p. 57.

¹⁵ Pascal Quignard, *op. cit.*, p. 27.

¹⁶ Stéphane Mallarmé, *Divagations*, Bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle éditeur, Paris 1897, pp. 250-251

¹⁷ Stéphane Mallarmé, Lettre à Catulle Mendès, avril 1866.

¹⁸ Stéphane Mallarmé, Lettre à Charles Morice, 27 octobre 1892

¹⁹ Stéphane Mallarmé, Lettre à Edmund Gosse, 10 janvier 1893

²⁰ Stéphane Mallarmé, Lettre à Léo d'Orfer, 27 juin 1884

²¹ Pour reprendre le titre de Jean-Pierre Richard, *Microlectures II. Pages Paysages*, Seuil, « Poétique », 1984. Jean-Pierre Richard est l'un des plus grands critiques littéraires, en particulier de Mallarmé.

²² « Le rythme d'une phrase ou même d'un objet n'a de sens que s'il les imite, et, figuré sur le papier, repris par la lettre à l'estampe originelle, n'en sait rendre, malgré tout, quelque chose », Stéphane Mallarmé, à propos d'*Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, lettre à André Gide (1897)

²³ Bruno Dusollier, cité in Gérard Collignon, *op. cit.*, p. 252

²⁴ Pascal Quignard, *op. cit.*, p.13

²⁵ Pascal Quignard, *op. cit.*, p. 59

²⁶ Pascal Quignard, *Ibid.*

²⁷ Pascal Quignard, *Ibid.*

²⁸ Pascal Quignard, *op. cit.*, p. 63